

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

MELODY

MARTIN SUTER

MELODY

Roman

Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Melody*

Cet ouvrage a été publié avec l'aimable
collaboration de Diogenes Verlag AG, Zurich
et La Nouvelle Agence, Paris.

© 2023, Diogenes Verlag AG Zurich.

© 2024, Phébus/Libella, Paris,
pour la traduction française.

© 2024, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-680-4

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

Pour Margrith et Ana

PREMIÈRE PARTIE

1

Tout ce qu'il ne faisait pas pour des prunes !

Debout face au miroir, Tom nouait sa cravate. Il avait passé une telle quantité d'entretiens d'embauche qu'il avait désormais un peu d'entraînement. Pour les premiers, il n'en avait pas porté – il faut dire qu'il ne cherchait pas un boulot à cravate. Cravate que ses notes de fin d'études compensaient largement. Mais depuis, il avait lâché son lait, comme disait son père. Tom n'avait jamais pu déterminer l'origine de cette expression. Pourtant, il en comprenait bien le sens : il était descendu de ses grands chevaux.

Et à présent, il était pied à terre. Avec cravate.

Tom était titulaire d'un *Double Degree*. Deux *Masters of Law*, un de l'université locale, l'autre du King's College de Londres. Pour le second, il avait suivi deux années

supplémentaires afin de retarder autant que possible le moment de passer son diplôme. Son père lui payait ses études, Tom n'avait aucune raison d'entrer dans la vie active, et il n'en avait pas grande envie non plus.

Initialement, il avait prévu d'aller à New York et d'y obtenir aussi le *Bar Exam*. Mais son père fortuné se suicida peu avant son départ. Il s'avéra que cet acte était la conséquence d'un endettement sans aucune issue possible.

Tom ne pouvait pas compter sur sa mère qui partageait, depuis son divorce, la vie d'un ingénieur forestier au Canada, et était donc contraint de gagner sa vie par ses propres moyens. Ce qui ne fut pas aussi simple qu'il l'aurait pensé. Cela faisait déjà six semaines qu'il était en quête d'un job. Y compris, désormais, d'un emploi qui n'aurait rien à voir avec sa formation.

Le poste pour lequel il se porterait candidat ce matin-là, il l'avait trouvé, à l'ancienne mode, dans une petite annonce du quotidien local. Le texte était le suivant :

Recherche : Jeune homme fiable et cultivé pour classement de fonds. Connaissances juridiques souhaitées. Plein temps. Rémunération honorable.

L'annonce – autre trait passablement suranné – priait les candidats d'écrire au journal sous un numéro. Tom avait envoyé au code une lettre de candidature standard et son curriculum vitæ, et avait classé le tout parmi ses autres recherches.

Il n'était pas tout à fait exact qu'il faisait tout cela pour des prunes. Il le faisait pour se prouver qu'il déposait des candidatures et qu'il n'essuyait que des refus. Il en avait besoin pour toucher son chômage.

Parce que c'est bien là qu'il en était : au chômage. Il allait bientôt devoir se faire violence et s'inscrire à l'agence pour l'emploi. Lui, Tom Elmer, 30 ans, LL.M. Il avait effectivement lâché le lait : il ne pouvait pas tomber plus bas.

Et puis la lettre était arrivée. Expéditeur : Peter Stotz, PhD, 12, chemin Weilstamm,

Zurich. D'une écriture soignée et désuète, il se référait en phrases laconiques à la candidature de Tom et lui proposait un entretien d'embauche à son domicile le vendredi suivant à 9 h 30. Avant de lui demander une brève « confirmation par courrier ».

Tom accepta.

Il était 7 heures moins le quart. Il ne se rappelait pas à quand remontait la dernière fois où il s'était trouvé sur ses deux jambes à cette heure-là. Déjà, ou encore.

Il serra le nœud de sa cravate et s'inspecta une fois encore dans le miroir. Pour l'occasion, il s'était rafraîchi la barbe à l'aide d'une tondeuse. Eh oui, il en était là.

2

Le chemin Weilstamm se nichait dans l'enchevêtrement d'un quartier résidentiel. La villa voisine du numéro 12 était entourée d'une palissade de chantier. Des balises laissaient entrevoir la superficie de l'immeuble que l'on s'apprêtait à construire.

La villa face à laquelle Tom attendait à présent à la porte du jardin était un grand bâtiment dans le style du classicisme XIX^e siècle, aux belles proportions.

Tout indiquait que des parcelles du terrain d'origine avaient été vendues dans les années vingt et trente du siècle précédent pour accueillir des pavillons et de petits immeubles. Le jardin était désormais beaucoup trop étroit pour l'édifice. Deux épicéas qui s'élevaient sans doute à vingt mètres de hauteur se pressaient de surcroît contre l'édifice jaune. La porte d'entrée était flanquée de deux piliers qui soutenaient un balcon.

Au-dessus, sur le pignon, brillait en lettres dorées l'inscription *Tempus fugit, amor manet*. Elle semblait avoir été récemment restaurée et formait un étrange contraste avec la façade usée par les intempéries.

Sur la plaque de laiton qui virait au noir au-dessus de la sonnette, on lisait *P. S., PhD*. Tom appuya sur le bouton.

Il fallut un bon moment avant que le pêne électrique se mette à bourdonner, ouvrant la porte de jardin en fer forgé. Tom monta les trois marches de granit qui donnaient sur le chemin de dalles.

Les joints étaient rongés par la mousse, des fougères avaient envahi les plates-bandes de droite comme de gauche.

Quelques pas plus loin, il atteignit le coin de l'édifice. Le chemin se séparait en deux. Sur la droite, il donnait sur l'entrée principale ; en continuant tout droit, on longeait la façade couverte de lierre en direction d'une porte encadrée par deux étroites fenêtres à barreaux. Elle était ouverte ; une femme d'un certain âge portant un tablier, la chevelure

blanc neige tressée et sévèrement ramenée en arrière, l'y attendait.

« Monsieur Elmer », constata-t-elle avec un accent dont il ne parvint pas tout de suite à déterminer s'il était espagnol ou italien.

Une autre plaque en laiton était fixée à côté de la porte, mais celle-là était lustrée. Le mot *Livraisons* y était gravé.

Elle le guida le long d'un couloir qui passait devant un office, puis devant une cuisine d'où s'échappait une odeur de café, avant de déboucher sur un vestibule. Elle lui demanda alors de patienter.

Deux escaliers recourbés montaient de chaque côté de la pièce pour rejoindre une balustrade. Au milieu de la salle pendait un lustre en laiton chargé de bougies factices. Un ensemble de sièges était disposé entre les deux portes qui menaient dans des espaces différents du rez-de-chaussée. Au mur qui leur faisait face était accroché, somptueusement encadré d'or, un grand miroir ovale.

Ça sentait la pipe, le café et le passé.

La femme revint. « Je vous en prie », dit-elle en désignant la porte qu'elle venait de franchir.

Elle le conduisit dans une pièce qui servait de salon. Des étagères de livres se dressaient où que l'on porte son regard. Enfoncé dans la profondeur d'un fauteuil de cuir, un vieil homme fumait la pipe devant un feu de cheminée. Ses sourcils broussailleux d'un noir profond tranchaient sur la peau blême, d'apparence un peu translucide, de son visage creusé. Ses cheveux peignés vers l'arrière étaient épais et argentés, ils prenaient naissance assez bas sur un front étrangement lisse. Le cou mince émergeait d'un col devenu trop large au-dessus d'une cravate nouée avec soin. Le costume qu'il portait était taillé dans une quantité de tissu trop importante pour la maigreur de son corps.

« Asseyez-vous, je n'aime plus trop rester debout », dit-il en guise de salutation. Il ne fit pas mine non plus de tendre la main à Tom.

« Demandez à M. Elmer comment il prend

son café, Mariella », demanda-t-il à la gouvernante.

Tom le commanda noir avec du sucre.

En l'attendant, le vieux monsieur passa tout son temps à dévisager Tom sans prononcer un mot. Il ne prit la parole qu'une fois que Mariella eut apporté le café.

« Vous êtes bien entendu surqualifié. »

Tom hocha la tête.

« Est-ce un problème ?

– Les gens surqualifiés ne restent pas longtemps. »

Tom se demanda comment il devait répondre et choisit de dire la vérité.

« Vous avez raison sur ce point. »

M. Stotz tira trois puissantes bouffées sur sa pipe qui menaçait de s'éteindre. Quand de la fumée s'en échappa de nouveau, il reprit tranquillement :

« Mais moi, j'ai besoin de quelqu'un pendant un bon moment.

– Combien de temps ?

– Pas pour l'éternité. » Le vieil homme eut un rire légèrement amer.